

14th ANNÉE.

N° 409 B.

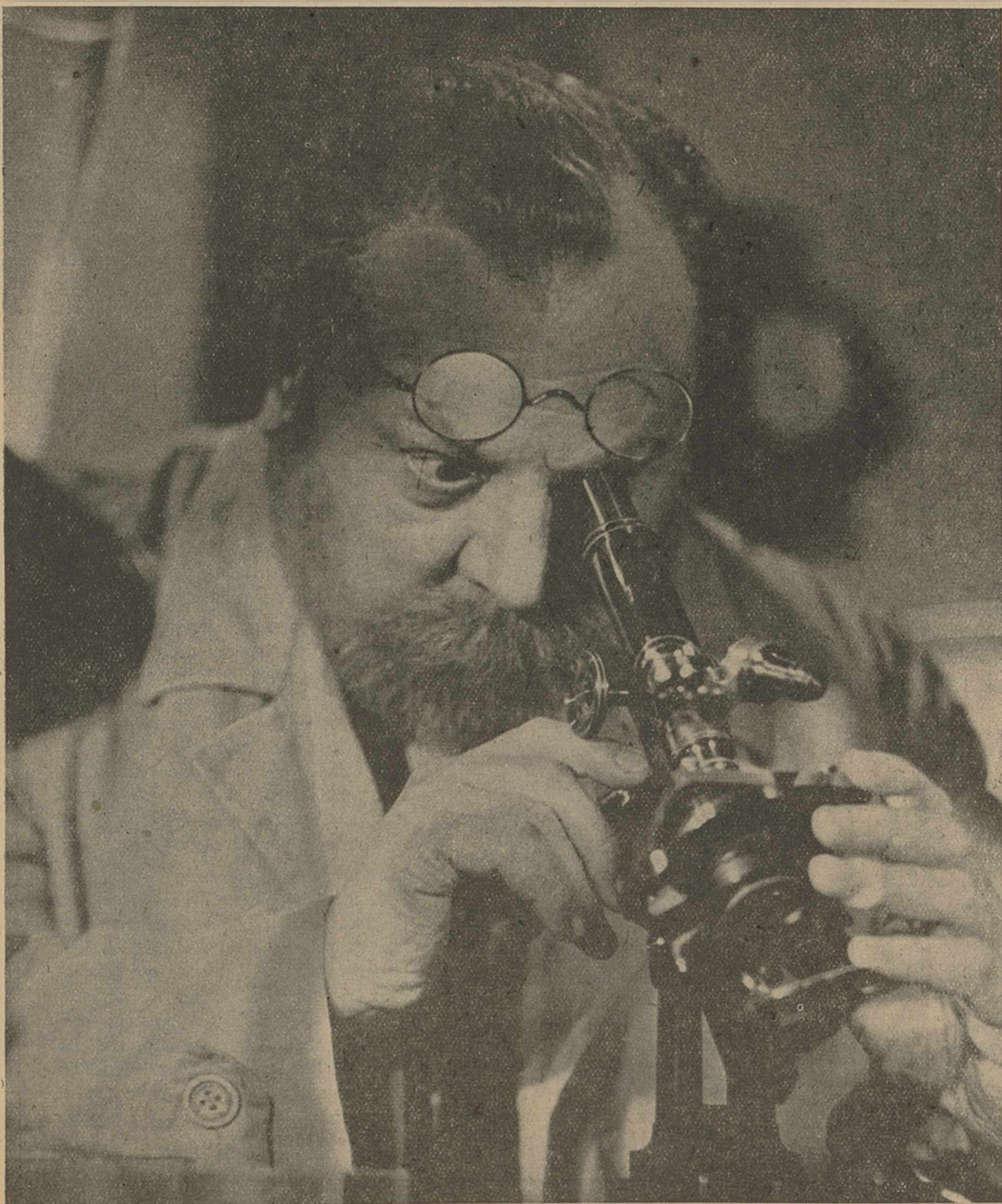
TOUS LES JEUDIS.

19 JUIN 1941

DEUX FRANCS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



Emil JANNINGS

nous revient dans le rôle du Dr Koch, de « LA LUTTE HÉROÏQUE », aux côtés de Werner KRAUSS.

Lire dans ce numéro l'étude consacrée à ces deux acteurs, qui sont parmi les plus grands du cinéma mondial.

ESPOIRS.

Marie CAPLIE

Ses amis l'appellent Marika et ce surnom convient d'ailleurs parfaitement à son charme un peu étrange, si différent des centaines de jeunes premières trop blondes, au sourire stéréotypé. Elle est depuis peu de temps sur la Côte et n'y est venue que poussée par l'espoir de trouver un rôle, même petit, qui lui permette de progresser dans la voie qu'elle adore.

— Le métier de comédien est si beau, me confie-t-elle, et si riche en possibilités, qu'il mérite bien qu'on travaille dur pour y arriver et même qu'on accepte les déceptions qui, forcément, vous y attendent. Mais c'est justement à cause de cela que j'espère avoir le courage d'abandonner la partie, si dans quelques années, je ne suis pas arrivée à un résultat. Sans ça, à quoi bon se cramponner pour venir grossir le nombre de celles qui végètent ?

Je suis étonnée d'entendre ce raisonnement alors qu'il est tellement facile à des jeunes de se laisser griser. Au contraire, Marie Caplie raconte sans aucune vantardise son « apprentissage d'artiste ». Le Conservatoire d'abord : un an de travail avec Jouvet, puis elle suit les cours de Raymond Rouleau en compagnie de Gaby Sylvia et de Jean Mercanton. Enfin, l'année dernière, à Paris, elle tourne avec André Lefaur et Jules Berry dans le premier sketch de *Parade en sept nuits* que Marc Allégret devra



arrêter quelques semaines après, puis continuer sur la Côte d'Azur.

En ce moment elle fait partie de la distribution des *Deux Timides*, film auquel Marcel Achard vient d'ajouter quelques scènes.

— C'est épatant de tourner avec lui et Marc Allégret. Pour moi, ce ne sont pas seulement des amis, mais un véritable conseil. Voyez-vous, je sais que je ne suis pas faite pour jouer les jeunes premières ingénues. Ce à quoi j'aspire de tout mon cœur, c'est à interpréter les rôles de Betté Davis ou d'Hepburn. Je sens qu'ils répondraient à mon caractère. Vous voyez que mes ambitions sont élevées et vous comprenez pourquoi le travail ne me manque pas, d'autant plus que ce genre d'emploi est assez rare.

« En attendant, et comme il faut bien commencer, demain, pour tourner *Les deux Timides* je vais m'amuser à revêtir une magnifique robe à paniers et à porter des « anglaises »...

Beaucoup d'enthousiasme, de volonté et une très grande foi en son art. Marie Caplie à tout ce qu'il faut pour arriver.

Françoise BARRÉ.

Présentation du " LIVRE du SPECTATEUR "

L'idée d'un « Livre du Spectateur » n'est pas nouvelle. Il paraît même que cela existe en Amérique et dans certains cinémas-modèle de France. Mais je n'en ai jamais vu et vous non plus sans doute.

Ce livre devrait pourtant se trouver dans tous les cinémas, à la disposition du public, de ce public dont le directeur de salle ne parle qu'au possessif, et sur le goût duquel il se méprend parfois d'étrange manière. Cela permettrait de fixer des idées, de déceler des courants d'opinion, de rectifier certains jugements. Et cela aussi bien sur le plan artistique (films et acteurs) que sur le plan matériel (tenue de la salle, formule du spectacle, etc.). Cela est-il à ce point effrayant pour celui qu'on appelle « l'exploitant » ?

En tout cas, ce livre, nous venons de le créer à votre intention, membres du Ciné-Club, qui êtes tous, par dé-

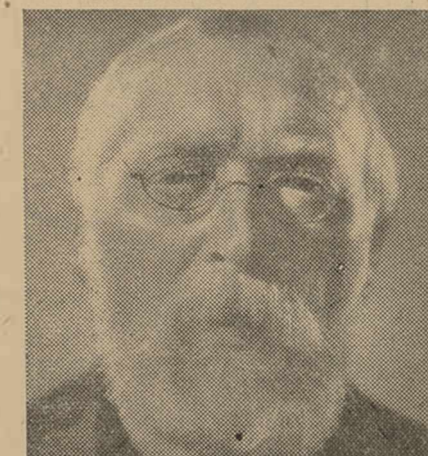
finition, non seulement des spectateurs mais des amis du cinéma.

Vous pourrez, à tout moment, y consigner votre opinion, y exprimer votre approbation, y formuler vos doléances, sur tout, absolument tout, ce qui concerne la chose cinématographique. Vous pourrez à tout moment le consulter. Nous y relèverons vos idées les plus caractéristiques, qui fourniront, au sein du Ciné-Club, les éléments de salutaires discussions.

Mais surtout, nous pourrions, par l'intermédiaire des deux *Revue de l'Ecran*, celle qui s'adresse aux autres spectateurs et aux éléments artistiques du Cinéma, et celle qui touche ceux qui en font commerce, porter jusqu'aux intéressés ces opinions caractéristiques. Et peut-être, par la vertu de l'exemple, décider les directeurs de cinémas, à nous imiter, et à ouvrir enfin dans leur salle « Le livre du Spectateur ».

EN MARGE DE LA "LUTTE HÉROÏQUE"

DEUX GRANDS BONSHOMMES



WERNER KRAUSS
dans La Lutte Héroïque

Il y a 24 ans, en 1917, un film dont presque certainement personne ne se souvient, révélait trois acteurs qui, à eux trois, représentaient et allaient symboliser dans l'histoire du cinéma, trois faces caractéristiques de l'âme germanique. Ce film — muet évidemment — c'était *Seeschlacht* (Bataille en mer) ces trois nouveaux venus s'appelaient Emil Jannings, Werner Krauss et Conrad Veidt. Alors que le troisième devenait assez rapidement vedette internationale, tournant dans divers pays et s'adaptant malgré son originalité propre à des mentalités assez opposées, les deux premiers, malgré leur renommée mondiale, restèrent dans le cadre national. Ce n'est pas à dire qu'ils restèrent sur place, Werner Krauss à un certain moment vint

même tourner en France sous la direction de Jean Renoir, Jannings vint également ; auparavant il avait, — avant le parlant — passé deux ans en Amérique où se réalisè-

par
R. M. ARLAUD

rent même quelques-unes de ses importantes créations : *Quand la chair succombe*, *Le Patriote*, *Les Fautes d'un Père*, *Crépuscule de gloire*. Malgré le retentissement de ces films (dont certains peuvent même être considérés comme une exportation de sa propre

mentalité) tout ceci semble avoir peu compté. Krauss et lui sont le cinéma allemand, et c'est faire son histoire que de raconter leur vie.

On y voit toutes les préoccupations de la production germanique de cette époque qui fut une grande époque ; l'appel de la légende, avec sa contrepartie le fantastique futuriste, on y voit l'obsession des grandes figures historiques et aussi cette quête inquiète de l'homme, de ses faiblesses et de ses déchéances. Dans le fantastique, les deux visages de Krauss et de Jannings s'opposent et se définissent dans deux films muets, quoiqu'ils soient en date, assez éloignés l'un de l'autre ; le premier c'est *le Docteur Caligari* où Krauss trouve son grand rôle, établit sa réputation et se classe dans les « êtres inquiétants ». Jannings devient aussi par des moyens diamétralement opposés un « être inquiétant » lorsque Murnau lui confie le rôle de Méphistophélès dans son fameux *Faust*. Un Méphisto libéré de toutes les traditions, un Méphisto pesant, brutal dans sa carrure, comme une force de la nature malgré son comportement presque mou ; son Méphisto était tout à la fois pressant et suintant. Cette opposition nous l'avions déjà constatée, simultanément cette fois puisqu'il s'agissait du même film : *Danton et Robespierre*. En face de Jannings-Danton, tribun ivre d'action, déchainé dans son orgueil et sa force dynamique, se dressait un Robespierre-Krauss retors, intellectuel, tout de finesse et de finasseries, machiavélique et d'autant plus dangereux qu'il était d'une pureté redoutable.

Cette impression de puissance, impression tant physique que morale que dégage Jannings lui a valu de se spécialiser dans les grands de ce monde qui dominèrent par la force, il fut *Auguste le Fort* ; un roi obsédé et violent dans *la Dubarry*, dans *Ann de Boleyn*, deux fois Tzar, deux fois Pharaon ; plus près de nous *Frédéric le Grand* et plus près encore, puisque le film n'est même pas sorti, *le Président Krüger*. Cette même car-

(Voir la suite en page 10.)



Emil JANNINGS
dans un beau et tragique tableau de La Lutte Héroïque



Deux charmantes artistes furent « la surprise » de samedi dernier.

En premier lieu, notre collaboratrice Clorinde présenta Giselle Parry qui, après de nombreuses et intéressantes créations à la scène et à la Radio, et quelques silhouettes dans des films tels que *La Belle Revanche*, va tenir le principal rôle du film que commence Michel Duval *La Troisième Dalle*. Giselle Parry nous dit avec beaucoup de grâce les espoirs qu'elle mettait dans ce film. Et elle nous raconta, avec une verve dénuée de méchanceté, de quelques histoires piquantes sur les grandes vedettes.

Puis nous eûmes le plaisir de revoir Paulette Elambert, l'humaine et sensible petite Paulette Elambert de *La Maternelle*, qui est maintenant une grande jeune fille de dix-huit ans, prête à affronter une nouvelle carrière cinématographique.

Présentée par Mme Henri Debain, qui connaît bien Paulette Elambert pour avoir suivi de près son travail dans *La Maternelle*, la jeune artiste rappela gentiment quelques souvenirs de ses débuts, de sa jeune carrière déjà bien remplie, puisqu'elle parut encore sur les écrans, au théâtre, fit de la synchronisation et de la Radio, en un mot, acquit toute enfant encore les éléments d'un métier solide. Après s'en être un peu fait prier, elle nous dévoila une très jolie voix, que nous espérons réentendre bientôt dans quelque film qui fera à Paulette Elambert la place qu'elle mérite.

En résumé, ce fut une réception très féminine, qui revêtit l'allure d'un aimable papotage autour d'une table ou ne manquaient que le thé et les petits fours. Et ce n'en fut pas moins charmant.

À partir de samedi prochain, le Ciné-Club tiendra à la disposition de ses membres, en son local, 45, rue Sainte, un Livre du Spectateur. Nous ne pouvons mieux faire, pour expliquer à ceux qui ne connaissent pas le but de cette création, que de retranscrire ci-dessous les lignes que nous avons écrites au bas de la première page.

UN APRÈS-MIDI A LA VICTORINE

On passe d'abord sous une sorte de portique que le soleil marin — inévitablement — baigne de mille feux. Orné d'une guirlande d'ampoules électriques, ce portique évoquerait fort bien une kermesse, mais des plates-bandes soignées, des palmiers bien peignés semblent plutôt vous promettre les délices du jet d'eau, de la limonade et du kiosque à musique (avons-nous déjà oublié la saveur des gâteaux chauds ?) qui forment les éléments principaux du Jardin public.

Non. Pas du tout. Ce lieu n'est pas un jardin public nigôls. L'horizon s'est élargi : posés sur une herbe courte, fouettée par le mistral, de grands hangars jaunes apparaissent au détour d'une allée et dans leur ombre se promènent des jeunes gens athlétiques dont le teint curieusement coloré en brique ne laisse aucun doute quant à leur cohabitation avec l'air vir du plein ciel. C'est un camp d'aviation qui s'offre à ma vue.

Eh bien, re-non ! A ma gauche, que vois-je ? Un hydravion ? Pas du tout. Un vieux brick goélette que les intempéries ont revêtu d'une douce patine argentée et dont la mâture rainée se dresse mollement sur le ciel pur. Epave, majestueuse épave à la coque trouée, portées-vous Jean-Bart en ses courses hardies ?...

Un hangar est ouvert largement. Je m'y glisse. J'y aperçois un piano à queue à demisenveillé sous une bâche poussiéreuse, un quart de bar, une jolie vitrine du plus pur style 1895, une chaise à porteurs suspendue

Gaby Andreu joue un des rôles principaux de *Départ à Zéro*, le film de Maurice Cloche (Phot. Erpé)



dans les airs, un camion de prises de vues, sur le marchepied duquel un monsieur satisfait, en bras de chemise, se fait faire la barbe par un autre monsieur non moins jovial. A ce trait, vous avez compris, malgré mes efforts sournois pour vous égarer : nous sommes — comme disent les radio-reporters — dans un studio de cinéma. Nous sommes à la Victorine.

Et c'est très étonnant, un studio de cinéma. L'imprévu y règne. Une jeune femme en manteau de Tweed, assise sur une caisse, esquisse au piano une mazurka tandis que, penchée à ses côtés une grande fille brune ravissante, en robe de taffetas bleu que gonfle une crinoline, les cheveux bouffants dans une résille, fredonne à mi-voix en provençal...

par
CLORINDE

Cette jeune fille... chut ! N'en parlons pas. On m'a prié de ne rien dire. Mrs Allégret l'a rencontrée à Cannes, où elle est née. Elle n'avait jamais fait de cinéma, et elle s'appelle Mlle Tallone. C'est tout. Vous verrez.

La voici qui s'en va et, pour aller plus vite et ne pas abîmer ses volants de tulle violet, elle soulève sa jupe bruisante, montrant en toute candeur de longues jambes dorées, des socquettes blanches et des souliers de sport.

Darrièrè une petite porte balge on répète sous ce hangar une scène des *Deux Timides* de Labiche.

Pénombre mauve où s'entrecroisent des fils diaboliques, des rails, des cordages, enfin tout un attirail spécialement destiné à faire tomber sur le nez les gens distraits. (Les gens distraits sont immédiatement éliminés des studios). Mais une fois ces périls éliminés on aperçoit dans une sorte de boîte qui ressemble à un modèle grandeur nature de maison de poupées, une chambre à coucher de jeune fille, des rideaux de mousseline bleue, la perspective d'un salon blanc et or, et cinq ou six jeunes personnes qui semblent sortir des pages délicatement colorées du « Journal des Dames et des Demoiselles... » Parmi elles passe et repasse une grande rose. C'est Jacqueline Laurent, la Cécile dont Claude Dauphin le Timide est épris. Ses fines épaules nues, ses bras nuets, sa gorge attendrissante de poitrine sortent d'une corolle faite de cent volants mousseux. Elle sourit, admire son reflet dans une glace lointaine, tandis qu'un machiniste en robe bleue balaye consciencieusement le salon blanc et or.

— Vous marchez, explique calmement Marc Allégret qui, aujourd'hui remplace au studio Yves Champlain, vous tournez, vous revenez... Alors quand Tallone vous dit : « Ah mon Dieu ! S'il te voyait dans cette robe !... » (c'est bien ça qu'elle dit ? oui, Bon)... Vous passez très vite... Comme ça... (Il se perd un instant parmi les crinolines, revient et conclut) : c'est mathématique...

Quelques minutes plus tard, Jacqueline Laurent qui se repoudre devant sa coiffeuse Second Empire, me dit avec gentillesse :

— Quel rôle charmant... c'est un très joli personnage d'ingénue... pas banal, vous savez ? Bien sûr. Qui n'aimerait un rôle où l'on peut enfin se déguiser en fleur, le rêve des jeunes filles ?



Gisèle Prévile que nous voyons ici avec Michèle Morgan dans *L'Entraîneuse*, vient de s'ajouter, en dernière minute, à la distribution des *Deux Timides*.

Tandis que l'air des *Deux Timides* : « Les Elfes dont je rê... » retentit sous le grand hangar, je sors dans les jardins où je rencontre notre ami Chukry-Bey, lui aussi, en visite à la Victorine. Il m'entraîne vers le Brick Goélette autour duquel règne une grande animation. (Ce brick n'est peut-être qu'un longtre, après tout).

Une touffe de cheveux blonds, un chandail lavande... C'est Jean Mercanton qui passe en trombe, traînant derrière lui cinquante mètres de pellicule. Et on dit qu'elle se fait rare... Jean Baurand, le chapeau sur l'œil, tortille lui aussi de la pellicule d'un air soucieux, tandis que Baquet escorte une Gaby Andreu « en civil » (elle ne tourne pas aujourd'hui) haut perchée sur des talons de bois, broncée, magnifique, tout or et alle de corbeau, moulée dans un tailleur noir et blanc et coiffée d'un calot que Mercanton baptise tout de suite : « ton chapeau de restrictions... »

Georges Lannes, la cigarette aux lèvres, promène sur tout un regard blasé. D'habitude, dans les lointains apparaît et disparaît sous les débris du Brick-goélette-longtre. Au fait ? Ce navire est l'épave du *Corsaire* de Marcel Achard. Maurice Cloche et son équipe de jeunes ont rencontré ce vestige héroïque, l'ont adopté, et lui ont donné un rôle dans *Départ à Zéro*.

Assis dans l'herbe, Destez médite, un crayon aux doigts. Il doit retoucher un bout de dialogue. Au-dessus de lui, un arbre berce sa palme. On sait ce qu'on doit à la littérature quand on est palmier...

— Non, affirme Lannes avec autorité. Non. Nous ne vous raconterons pas *Départ à Zéro*. C'est un film possible. Ceci me dispense d'en dire plus. Moi ? Je ne suis pas ce que je parais... Et Mercanton, tenez... Il joue de l'harmonica...

— Mais non, crie Mercanton.
— ... C'est vous, Mademoiselle Andreu, la sauvagonne ?

— Naturellement, enchaîne Lannes. Mais ce qui est grave, c'est que Mercanton ne sait pas jouer de l'harmonica...

— Mais si, crie Mercanton.
— Mais non. Et Baquet ? Voilà un garçon qui a attendu le cinéma parlant pour avoir un rôle de muet...

Baquet lève les yeux au ciel et annonce d'un ton angélique :

(voir la suite en page 5)



L'illusionniste SELDOW.

Il n'y a pas si longtemps — qu'est-ce que c'est, je vous le demande, qu'une cinquantaine d'années ? — il n'y a pas si longtemps, un illusionniste n'était pas un voisin de palier du cinéma, c'était le cinéma lui-même avant qu'il n'existe, c'était le cinéma dans ce qu'il y avait de plus électrisant au départ : concrétisation visuelle du fantastique et de l'impossible, puissance de suggestion, évasion magique hors de la réalité. Qu'on ne l'oublie pas : le cinéma, en tant qu'art, a suivi les fantasmagories lumineuses d'un Robert-Houdin. Et Georges Méliès sut faire sortir un spectacle de la caméra parce que, en devenant cinéaste, il ne cessait pas d'être l'illusionniste, le magicien qui faisait accourir les foules dans son théâtre du Boulevard des Italiens.

Depuis, la tradition s'est un peu perdue en France, bien que prestidigitateurs et illusionnistes soient légion. Nos plus grands chirurgiens, des maîtres du barreau, des officiers, des journalistes, sans oublier Sacha Guitry et quantité de vedettes du théâtre et du cinéma, sont fiers de la façon dont ils réussissent tours de feulards ou tours de cartes. Et à vrai dire, c'est chez les professionnels seulement que la qualité a baissé, des machines compliquées ou des objets truqués dispensant l'opérateur — qui a acheté l'article avec son mode d'emploi — de tout apport original et de toute recherche artistique.

Il y en a, néanmoins, pour lesquels la prestidigitation est restée un art et un spectacle, et Seldow, dont les Parisiens n'ont pas oublié l'éclatant succès au cabaret d'Agnès Capri, Seldow est de ceux-là. Simple et élégant, tout son attirail magique tient dans ses poches. Nul besoin d'assistants,

c'est-à-dire de complices, nul besoin de draperies, et de tables, et de meubles spéciaux. La prestidigitation est travail des mains et de la bouche. Seldow opère donc avec ses mains seules, et ces mains ne sont accompagnées que d'un boniment spirituel et bref, qui habilite les tours d'une mise en scène où l'essentiel revient à l'esprit et non au brillant des accessoires.

Seldow nous a donné au Pathé-Palace quelques tours particulièrement réussis, où l'on retrouve le fameux coup de l'œuf, rajouté avec personnalité, des tours de cartes inédits, un petit travail sur des boules de couleurs qui laisse baba une partie de la salle et un brillant numéro où le journal déchiré et recollé remplace la célèbre femme scindée en deux.

— Nous avons bien la femme, dit Seldow, mais nous n'avons pas pu trouver de scie.

Quant aux « explications » que donne Seldow après chacun de ses tours, je vous les recommande tout particulièrement. Car il y a sans doute des spectateurs qui, ce matin encore, n'ont pas saisi combien élégamment et gentiment ils ont été mis en boîte.

Quand les Vedettes appuient sur les pédales.

Marchant allègrement sur les traces de Longchamp, le Parc Borély, à Marseille, vient de nous donner, grâce à notre confrère *Le Mot d'Ordre* et à Guy Rinaldo, Président du Swing-Club, le Championnat des Artistes, qui avait toujours été l'un des événements marquants de la Saison de Paris.

Les vedettes, cette année, n'auraient pas manqué, et si Albert Préjean a l'habitude des coups d'envoi et Jo Bouillon celle du micro, Milly Mathis semble moins faite pour jouer les managers cyclistes. C'est pourtant ce qu'elle fit, à la grande joie du public qui, il est vrai, aurait donné encore plus cher pour la voir monter elle-même sur un vélo de course et appuyer sur les pédales.

Il ne faudrait pas croire pourtant que le sport ait été absent de cette manifestation. Les temps obtenus sont très honorables et si le boxeur Marcel Cerdan a pu battre, après Serge Robinson, le musicien Guy Rinaldo, ce n'est pas sans pousser à fond. D'autant

plus que tout de suite derrière venaient les footballers de l'Olympique de Marseille, avec le sympathique Max Cechy qui, il est vrai, fit une chute et ne put terminer que dixième.

Pittoresque et sympathique manifestation en un mot, et une bouchée de choix pour les actualités de la semaine qui avaient bien besoin de cette échappée vers des pelouses vertes.

Léo SAUVAGE.

UN APRÈS-MIDI A LA VICTORINE (Suite de la page 4.)

— Je m'exprime avec mon violoncelle... Berri, lui, il joue de l'accordéon...

La bonne figure cordiale du jeune Berri s'empourpre sous le fard.

— Mais non, voyons, gémit-il... Est-ce un film musical, est-ce un film policier... C'est un film rétro, sans aucun doute.

— Et Madeleine Sologne, elle n'est pas ici, notre vedette ? demande Chukry-Bey.

— Elle ne tourne pas aujourd'hui, murmure un jeune homme brun aux dents éclatantes, qui se tient un peu à l'écart.

Chukry-Bey me le présente. C'est Maurice Marsay, qui débuta aux côtés de Mercanton dans *3 de Saint-Cyr*. Nous bavardons un moment. Tout en déroulant de la pellicule (décidément c'est une fatalité de *Départ à Zéro*) Maurice Marsay me raconte qu'il a abandonné ses études de médecine pour faire du cinéma et qu'il espère... qu'il veut... Bref, une vocation à laquelle on ne peut que souhaiter bonne chance tant elle semble sincère et intelligente.

Mais tout cela ne me fait pas oublier le « mystère » de *Départ à Zéro*. J'avise un monsieur paisible en veste de lustrine, en chapeau de paille, qui, assis sur un chariot, fume sa pipe en silence. Celui-là, au moins, ne me racontera pas de galéjades :

— Monsieur Oudart... Soyez gentil... Dites-moi ce qui se passe dans *Départ à Zéro* ? Si pourqu'il tout ce luxe de celluloid ?

— Oh moi, je n'en sais rien, pour vous parler franchement... Le cinéma est une chose extraordinaire. On dit à une femme au mois d'octobre : « Je vous aime... » et il faut attendre le mois de mai pour savoir qu'elle vous répondra : « Moi aussi... » Alors j'attends la suite...

Ce sont de sages paroles. Le plus clair, en ce qui concerne *Départ à Zéro* est que c'est un film mouvementé, interprété par un groupe de jeunes remplis d'enthousiasme...

Cet enthousiasme, d'ailleurs, cette confiance, cet élan au travail éclatent partout à la Victorine et c'est bien réconfortant d'emporter avec soi, en passant Jo portique de bois sous le couchant doré du ciel nigôls, une chaude impression de courageuse activité et d'espoir.

CLORINDE

ACHAT BIJOUX
Vente-Echange
BRILLANTS - ARGENT
Pièces démontées argent
"NICOLAS"
36 RUE VACON (l'étage)
MARSEILLE



Une attitude caractéristique de Shirley TEMPLE, dans Heidi la Sauvageonne.

Deanna Durbin vient de se marier !

La nouvelle a dû paraître invraisemblable à la majorité de ceux qui ont pris plaisir à voir la charmante artiste évoluer sur l'écran avec toute la vivacité, toute la fraîcheur de la fillette... Et pourtant la nouvelle est exacte : Deanna Durbin avait l'âge du mariage depuis quelque temps déjà et nous aurions bien dû nous en douter puisque, dans ses derniers films, ses scénaristes avaient combiné les aventures, dans lesquelles ils la jetaient, de manière à ne pas nous dissimuler qu'elle avait l'âge de l'amour !

Mais il y avait tant de délicatesse dans les précautions dont cette évolution avait été entourée et les fossettes qui marquaient le sourire de l'amour naissant étaient si exactement celles qui avaient indiqué le plaisir enfantin, que les spectateurs ne pouvaient concevoir qu'il y eût quelque chose de changé dans la personnalité de leur jeune amie... Et puis, s'il faut tout dire, alors que tant de comédiennes commencent par avoir l'âge des rôles qu'elles ont à interpréter et s'y maintiennent aussi longtemps qu'elles peuvent et même un peu au delà, Deanna Durbin avait toujours été plus âgée que son personnage. L'âge du mariage lui est donc venu tout naturellement et elle va changer d'emploi sans avoir eu à subir cette éclipse correspondant à un âge particulièrement ingrat, dont R. M. Arlaud a montré ici-même tout ce qu'il a de néfaste pour la plupart des jeunes vedettes.

Qui sait d'ailleurs si l'agrément que nous avons toujours éprouvé à voir Deanna Durbin vivre sur l'écran, n'était pas fait, en

patie, de cette certitude, inconsciente, que nous avions qu'elle resterait toujours semblable à elle-même, qu'elle ne changerait jamais au point d'être obligée de renoncer à l'écran et qu'elle n'aurait pas à souffrir de la déception que cette renonciation forcée lui aurait infligée.

Cette certitude nous ne l'éprouvons pas en présence de la petite Shirley. C'est même très exactement l'impression contraire qu'elle donne : « Ça ne va plus pouvoir durer longtemps », se dit-on à chacun de ses films, comme au cirque lorsque l'équilibriste prolonge ses prouesses au delà de la limite supportable pour nos nerfs. On admire certes, mais on est envahi par une gêne qui empêche d'admirer autant qu'il serait juste... C'est cette gêne qui me gâte mon plaisir en face de Shirley Temple et de la plupart des vedettes enfantines : « Combien de temps encore pourra-t-elle être « la petite » Shirley ? Et quand elle ne le pourra plus, que deviendra-t-elle ? Et comment se fait-il qu'elle grandisse si lentement ? Pourvu, mon Dieu, qu'on ne fasse rien pour l'empêcher de grandir ! »

Car cela je l'ai vu !

C'était un charmant petit garçon qui avait eu la chance d'être choisi parmi quelques douzaines de candidats, par un metteur en scène célèbre, pour incarner un personnage difficile. Intelligent et sensible, il avait donné pleine satisfaction et sa mère qui l'accompagnait au studio, savourant les compliments qu'on ne lui ménageait pas, était un peu dans l'état d'esprit que devant la réussite éclatante de son fils Napoléon, Mme Lætitia connut pendant tout l'Empire : « Pourvu que cela dure ! » Et pour

" Lorsque l'enfant paraît... "

que cela dure, la pauvre femme — je veux dire la mère du jeune acteur ! — faisait subir à son fils un régime dont elle espérait qu'il l'empêcherait de grandir ! Et le fait est que, pendant un temps, le garçonnet ne grandit guère... même pas en renommée, car son premier film terminé, à la satisfaction générale, il resta de longs mois sans rien faire, reparut dans une autre bande et puis ce fut fini...

Tel est hélas ! trop souvent le sort des jeunes prodiges que nous présente l'écran, et rares sont ceux qui, aussi heureux que les marionnettes, font leurs trois petits tours avant de disparaître.

Nous avons pourtant eu, en France, quelques jeunes acteurs qui ont vraiment eu le droit d'être regardés comme des vedettes. Le premier fut René Poyen... Ce nom ne vous dit rien : René Poyen ? Voyons : Bout de Zan ! Vous êtes trop jeune pour l'avoir



Jackie COOGAN, le célèbre « Kid » découvert par Charlie Chaplin, fut certainement l'enfant le plus connu du cinéma muet.

applaudi, mais vous avez certainement entendu parler de lui, car il fut le personnage principal de toute une série de films conçus pour lui, à l'époque où les vedettes du cinéma français avaient noms : Max Linder, Rigadin (Prince), Léonce (Léonce Perret), Suzanne Grandais. Et, ma foi,

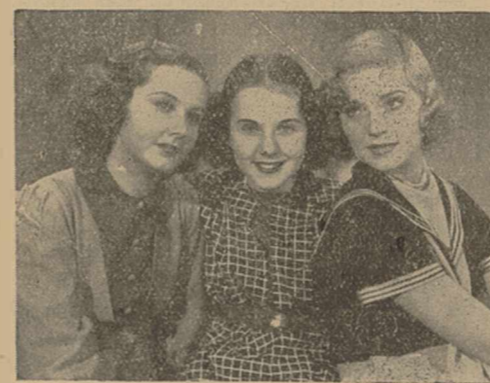
par

RENÉ JEANNE

Bout de Zan méritait la popularité qu'il s'était acquise, car il avait beaucoup de gentillesse malicieuse, ses yeux noirs brillaient de cette intelligence qui caractérise le gervoise parisien et sa poignée de main était énergique et franche. Quand il fut trop grand pour continuer à être « Bout de Zan », René Poyen, sagement, renonça au cinéma et devint un bon ouvrier — horloger ou menuisier ? — puis fut soldat. A deux ou trois reprises on a annoncé son retour au studio. Mais il n'en fut rien et sans doute fut-ce là le parti de la sagesse, car René Poyen n'aurait probablement pas retrouvé le succès de « Bout de Zan ».

Peu de temps après « Bout de Zan », une autre jeune vedette connue, à son tour, quelques heures d'aimable célébrité, une fillette, Régine Dumien.

Brune, grosse figure ronde, avec deux grands yeux étonnés, naïfs et gais, Régine Dumien était charmante. On la vit dans



Deanna DURBIN dans son premier film : Trois jeunes filles à la page

plusieurs films puis ce fut la grande réussite avec *Petit Ange* qui fut bien, probablement, ce que Luitz-Morat fit de mieux et que le « Club des Amis de la Revue de l'Ecran », s'il le retrouvait, devrait bien projeter avant ou après une bande de la petite Shirley... La comparaison serait intéressante.

Régine Dumien était conduite aux présentations de films par sa mère qui savait très bien se trouver sur le chemin des jour-



Shirley TEMPLE enfant savant

nalistes... C'était très gentil... Qu'est devenue Régine Dumien ? Sans doute une excellente jeune mère de famille. Souhaitons le lui.

Et Paul Duc ? « Le Petit Duc » !... Celui-ci était d'une autre qualité que la plupart des enfants prodiges. Doué d'un physique d'une finesse à la fois aristocratique et maladive, d'une intelligence au-dessus de son âge — il avait une douzaine d'années — et d'une sensibilité que je n'ai retrouvée en aucun autre acteur-enfant, Paul Duc fut dans le film que, vers 1922, Jacques de Baroncelli tira du beau roman de Gaston Chéreau *Champi-Tortu*, la plus intéressante des victimes de la vie que l'écran ait présentées, et Dieu sait si dans ce genre d'exhibitions le Cinéma a manqué de discrétion. De celui-là aussi la carrière fut courte, mais c'est hélas ! la mort qui y mit fin ! Gaston Chéreau, dont la mort aux Etats-Unis au début de 1937 devait infliger aux Lettres



Voici Robert Lynen à une époque où il n'était pas encore pensionnaire d'un camp de jeunesse

françaises une des pertes les plus graves qu'elles aient subies entre les deux guerres, avait conservé de son jeune interprète un souvenir d'une qualité telle qu'il était resté en relations avec lui, une fois le film terminé et lorsque, en 1935, voulant porter une seconde fois son roman à l'écran, il me demanda d'en établir, en collaboration avec lui le scénario, il me confia quelques lettres que Paul Duc lui avait écrites. Ces lettres que j'ai soigneusement conservées, révèlent un esprit intéressant, une âme charmante. S'il avait vécu, le touchant interprète de *Champi-Tortu* serait sans doute devenu un artiste, un vrai : du moins ses lettres permettent-elles de le supposer.

Vers l'époque où le hasard fournissait à Gaston Chéreau — en la personne de Paul Duc — l'interprète dont il avait besoin pour animer sur la toile de l'écran le tendre personnage qu'il avait modelé avec le meilleur de son cœur, faisait son apparition dans la vie cinématographique, en même temps que dans la vie, un enfant que vous connaissez tous : Jean Mercanton.

Louis Mercanton qui a tenu une place importante dans la production cinématographique des années qui suivirent immédiatement l'autre guerre, était en train de « tourner » le film qu'il avait entrepris d'après l'œuvre de Jean Richepin *Miarka*, lorsqu'il devint père. La vedette de ce film était la grande Réjane qui devait mourir, le film à peine terminé — que de morts en ces lignes consacrées à la jeunesse ! — et le personnage de « La Vouge », qu'elle interprétait avec une puissance et un pittoresque qui révélaient quelle grande artiste d'écran elle (Suite page 9)

L'ASCENSION MOUVEMENTÉE DE SUZY PRIM

Suzy Prim... Un nom qui a fait autour de lui le ralliement de tous les amateurs de théâtre et des fervents du cinéma, sans oublier les milliers d'auditeurs de la radio. Suzy Prim, un nom qui a pris place parmi les plus grandes personnalités de notre art dramatique, un nom qui symbolise une longue et magnifique carrière à laquelle le public a rendu le plus reconnaissant des hommages. Une réussite, un succès qui nous permettent de dire que le père Arduini, le dernier d'une célèbre lignée de comédiens dont les débuts sur les planches commencèrent avec Molière, a été très bien inspiré le jour où il décida de faire de son héritière une comédienne, et la fit débiter au théâtre à l'âge — tenez-vous bien ! — de 18 mois dans *La voleuse d'enfants*.

1907. Déjà on jouait *Les Misérables*, dans lesquels notre artiste en herbe interpréta le rôle de Cosette. Oui, une étoile était prête à naître et Arduini père le comprit puisque, confiant et fier, il ne laissa pas échapper cette occasion et décida de faire l'éducation artistique de la dernière représentante des Arduini.

Le Conservatoire paternel porta ses fruits... et la petite Suzy ne connaîtra jamais le chômage : le cinéma muet lui laissera toutefois quelques loisirs pour aller suivre son père dans ses tournées en province.

Le premier grand succès de cette jeune fille date du jour où Lugné-Poë lui demanda d'interpréter le répertoire varié, difficile, inédit du Théâtre de l'Œuvre, qui entreprenait à cette époque la vulgarisation des auteurs dramatiques étrangers. *Ubu-Roi* la révéla au public. Quant à Bernard Shaw et Ibsen, ils n'eurent jamais d'interprète plus intelligente, plus sensible, plus sincère.

1917... Jules Berry, « persona grata » du Théâtre Parisien, rencontre cette jeune élue et lui offre de changer d'air et d'essayer la comédie après le drame, au Théâtre des Mathurins. Mais les 17 ans et les 47 kilos de la petite Suzy Prim pouvaient-ils lui permettre d'interpréter un répertoire créé ou joué précédemment par Gaby Morlay ou Charlotte Lysès ? Non. Mais l'ambition triomphera de la coquetterie et Suzy Prim ayant engraisé de quelques livres, accepte, changée d'atmosphère et joue avec cet homme mûr auprès duquel elle se sentit aussitôt en confiance, *La vie est belle*, de Manuel Achard, *Lui et Banco*, d'Alfred Savoir. Mais après 5 ans, le célèbre couple parisien divorce, je veux dire se sépare, comme tous les autres couples. Jules Berry s'orientera vers le cinéma, tandis que Suzy Prim, devenue majeure, libre, indépendante, reprendra le Théâtre Michel où elle crée les célèbres *Amants terribles*, de C. A. Pujet, avec André Luguet.

Son ambition lui fera encore abandonner le théâtre pour aller lutter et vaincre sur un autre plateau : Suzy Prim revient au cinéma qu'elle avait quitté à l'âge ingrat.

Nombreux sont les films qu'elle a tournés et variés sont les personnages qu'elle a incarnés. Disons seulement que Suzy a montré dans ce nouveau domaine un cran magnifique, un esprit d'abnégation totale, une docilité et une modestie surprenantes, car elle a souvent interprété des rôles pour lesquels souvent il lui fallait se vieillir de 10 ou 15 ans. Un peu fataliste, elle nous dira : « Je n'ai pas été favorisée par le sort ; je ne regrette rien. J'aime mon art, j'adore travailler ; c'est toute ma consolation. »

Y en a-t-il beaucoup qui peuvent se flatter d'avoir joué avec autant de succès, le drame et la comédie ? Fantaisiste dans *Simone est comme ça*, émouvante, sensible dans *La Dame aux Camélias*, Suzy Prim passe d'une situation à une autre avec une aisance, une adresse, un naturel remarquables et l'on peut dire d'elle que c'est une comédienne accomplie. Mais pour toucher à ce but, il lui a fallu un long travail, une grande foi et une longue patience. Débutantes, débutants qui rêvent de théâtre ou de cinéma, souvenez-vous en, avant de faire votre premier pas. Le favoritisme, les recommandations avec lesquels l'imagination et l'espoir composent ne vous mène nulle part et ceux qui débutèrent sous ce signe ne firent pas long feu !

Suzy Prim, avec laquelle je bavardais depuis quelques minutes, est redevenue subitement gaie. Ses yeux veloutés se sont illuminés et un sourire, mi-diabolique, mi-ingénu s'est substitué au sourire désabusé de tout à l'heure.

— J'ai soif de changement. Les vamps, les coquettes, les femmes fatales m'ont lassé et j'aimerais interpréter des personnages plus humains, gais, légers, fantaisistes. Dans le cœur d'une femme, il y a de tout... Elle sait rire aussi bien que pleurer ! »

Suzy Prim a émis ce vœu comme l'aurait fait une débutante, avec une simplicité, une modestie déconcertantes. Un ordre nous aurait paru plus naturel. Pourrions-nous oublier les mille joies que nous lui devons, et lui refuser cette faveur... Pour nous évidemment, ce n'est qu'un vœu. Espérons toutefois que les producteurs se rallieront à cette solution et permettront à Suzy Prim de jouer enfin les rôles qu'elle mérite et désire.

CHUKRY-BEY.



Suzy Prim interprétait dans *Tarakanova*, aux côtés de Pierre Richard-Willm, le rôle de Catherine de Russie.

LA CRITIQUE

Lorsque l'enfant paraît...

(suite de la page 7)

aurai été si la scène ne l'avait pas aussi complètement absorbée, devait, au cours d'un tableau, bercer un nouveau-né. Pour tenir ce rôle, Louis Mercanton choisit son fils. C'est donc vraiment à la hauteur des « spots » et des « sunlights » que Jean Mercanton ouvrit les yeux à la lumière. Quel autre membre de l'immense troupe cinématographique pourrait se vanter d'aussi précoces débuts ?

Quant à Danielle Darrieux qui, elle aussi, apparut pour la première fois sur les écrans dans un rôle de fillette — c'était dans le film tiré de la nouvelle de Mme Irène Nemirovsky *Le Bal* — et dont la carrière ne fut interrompue que très brièvement, on pourrait rapprocher son cas de celui de Deanna Durbin et l'on ne voit pas ce qui, aujourd'hui encore, empêcherait, la velette de *Mayerling* et de *Retour à l'Aube* de tenir des rôles de fillette dans le genre de celui à propos duquel son nom fut prononcé pour la première fois : n'est-ce pas d'ailleurs un de ces rôles-là qui lui valut avec *Battelement de Cœur* son plus récent succès ?

Enfin voici Robert Lynen ! Après des débuts éclatants dans *Poil de Carotte*, celui-là a subi l'éclipse dangereuse, une éclipse qui, coupée par le « coup pour rien » que fut *Le Petit Roi*, se prolongea assez pour provoquer dans le voisinage immédiat de l'enfant le plus douloureux des drames. Après quoi Robert Lynen retrouva des rôles. Où ces rôles le mèneront-ils ? On ne le voit pas encore très bien. Et peut-être que, malgré toute sa bonne volonté, tous ses efforts, Robert Lynen restera pour longtemps encore *Poil de Carotte*.

Et Paulette Elambert que j'allais oublier ! Paulette Elambert, la première fois que l'on projeta devant elle *La Maternelle* et qu'elle se vit sur l'écran, se mit à pleurer. On lui demanda la raison de ces larmes, pour le moins inattendues et elle répondit tout simplement : « Je ne savais pas que j'avais été si malheureuse ! » Phrase charmante qui fait honneur à la simplicité, à la fraîcheur d'âme de la fillette... Si Paulette Elambert vivait en Amérique, au lendemain de *La Maternelle*, elle aurait signé un contrat de longue durée avec « Métro » ou « Warner » et ses parents seraient millionnaires.

Mais elle est Française et le film au succès universel auquel elle a contribué est français... Alors, elle est longtemps restée une petite fille qu'on allait de temps à autre chercher pour tenir un bout de rôle sur la scène de la Comédie-Française ou ailleurs, et qui eût pu répéter en revoyant *La Maternelle* : « Je ne savais pas que j'avais été si malheureuse ! »

René JEANNE.

ALLO JANINE !

Cette jolie Janine est une petite danseuse qui voudrait être la vedette d'une grande revue. Elle y arrive après avoir éclipsé la prétendante officielle au titre, et après avoir navigué — cette navette sentimentale est vraiment un peu longue — entre un compositeur qui se fait passer pour un comte et un comte authentique qui se fait passer, lui, pour le compositeur. Entre temps, ladite Janine, d'ailleurs, s'est fait passer elle-même pour une marquise.

On se demande, pendant un certain temps, comment tout le monde va se tirer de cet étrange puzzle aristocratique-musical. C'est la musique, précisément, qui dénouera les imbroglios, la musique avec son rythme soutenu et les jolies jambes de jolies danseuses, bref toute la féerie un peu érotique du music-hall que Berlin a su recréer avec un luxe qui a tenu à ne pas se laisser distancer par Broadway ou Hollywood.

Aussi est-ce cette façade de music-hall qu'on retiendra surtout d'*Allo Janine*, les imbroglios sentimentaux étant un peu tirés par les cheveux et le côté « coulisses de Montmartre » manquant de vraie observation. La mise en scène de Carl Boese a de l'entrain, ajoutons qu'elle s'appuie fort heureusement sur la musique bien rythmée de Peter Kreuder et aussi pour les amateurs de deshabillés suggestifs — sur une bonne équipe de costumiers, de décorateurs et de photographes.

Quant à l'interprétation, elle repose surtout sur la gaieté et les jambes appétissantes de Marika Röck, qui distancent nettement les diverses qualités de reste de la troupe, parmi laquelle on ne remarquera guère que le couple humoristique Erich Ponto et Kate Kühl.

L. S.

Adhérez au

CINÉ-CLUB

Assistez à notre Réunion
SAMEDI 21 JUIN
à 17 h. 30

à notre Local
45, Rue Sainte, 45

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 50 frs, 6 mois : 28 frs, 3 mois : 15 frs
Suisse :
27 Kaasengasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs, 3 mois : 3 fr. 50; le numéro : 30 centimes.
Etranger U. P. :
1 an : 100 fr., 6 mois : 60 fr., 3 mois : 35 fr.
Autres pays :
1 an : 125 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.
(Chèques Postaux : A. de MASINI, 43, bd de la Madeleine, Marseille C. C. 466-62)



Le 9 mm 5.

Nous allons étudier, cette semaine, le film de 9 mm. 5.

Le film Pahé-Baby de 9,5 mm. a contribué pour une large part, au formidable essor du cinéma d'amateur en France.

Une grosse majorité de cinéastes, ayant débuté dans les patronages, se sont ralliés à ce format. Certains ont fait leurs premiers pas, dans ce nouvel art, avec une simple caméra à manivelle.

Evidemment, tout a changé et à l'heure actuelle, les caméras les plus perfectionnées sont à la disposition des cinéastes. Mais ceci fera l'objet d'un prochain article.

Le format de 9,5 mm. est surtout employé dans les patronages, les colonies de vacances et les œuvres, et il est bien rare que chaque petit village ne possède pas un appareil de ce format.

DEUX GRANDS BONSHOMMES

(Suite de la page 3.)

Il rend d'autant plus impressionnants ses écroulements et ses déchéances; ce fut d'abord, dans ce genre, *Variétés*, dont on parle encore, ce fut le *Dernier des Hommes*, puis sans parler de la production américaine, ce fut un des premiers « parlants » *L'Ange Bleu* qui révéla Marlène Dietrich. Je crois que rien ne peut être comparé au pathétique professeur Unrat; au moment de sa folie, on recevait comme un coup en plein figure, son « cocorico »; maintenant encore, dix ans plus tard, il résonne encore à nos oreilles.

Werner Krauss, lui, n'interpréta que peu de personnages historiques, mais il s'inscrivit bien des fois encore dans l'histoire du cinéma — on pourrait dire plutôt, il écrivit bien des chapitres de cette histoire — il créa le boucher de la *Rue sans Joie* qui terrorisait une curieuse débutante, Greta Garbo; fut un Shylock cauteleux dans le *Marchand de Venise*, et Jack l'Eventreur dans le *Cabinet des Figures de Cire* et parut avec Warwick Ward et Jenny Jugo — déjà — dans cette sorte de contre-partie de *Variétés* que fut *Looping the Loop*.

On verra Werner Krauss dans *Burgtheater*, de Willy Forst après l'avoir vu avec Lily Damita dans *Une femme dans la nuit*, et bien d'autres encore qu'il serait trop long de citer ou dont plus simplement le nom nous échappe, au cours de cette rapide digression.

Le film, qui a une largeur de 9,5 mm., possède des images de 8,5 x 6,5 mm., soit plus du double que celles du film de 8 mm.

Les perforations servant à l'entraînement du film, se trouvent intercalées entre chaque image et à raison d'une par vue.

Le matériel de projection, assez rudimentaire au début, a subi considérablement au développement de ce format et de nombreux amateurs s'en sont fait les détracteurs.

Mais, depuis quelques années, la construction d'un matériel de choix a redonné à ce format de nombreux adeptes et en a fait un passe-temps populaire et économique.

Le Pathé-Baby est également devenu sonore; ceci ne concerne évidemment pas la prise de vues, mais uniquement des copies réduites de films professionnels.

Voici quelques données techniques sur le format 9,5 mm.

Largeur du film : 9,5 mm.

Nombre d'images au mètre : 132.

Largeur de la piste sonore : 1 mm.

Format de l'image muette : 8,5 x 6,5 millimètres.

Format de l'image sonore : 7,1 x 6,2 millimètres.

Durée de projection pour 100 mètres de film: muet, 13 minutes 42 secondes; sonore, 9 mm. 10 sec.

D'ailleurs, l'arrivée du cinéma parlant, bouscule et fait basculer toutes les productions; l'écran fait peau neuve, les visages connus disparaissent et l'on eut un peu l'impression que Krauss et Jannings subissaient la loi commune.

En réalité, après une courte défaillance, les films allemands sont noyés sur nos écrans par les œuvres américaines, nous n'en voyons qu'un de loin en loin, comme *Les Deux Rois*, par exemple; par ailleurs nous ignorons tout de ce qui se passe; nous ignorons même qu'il se fait à Hambourg une adaptation de *Fanny*, et qu'Emil Jannings reprend le rôle de César où s'illustrèrent avec des bonheurs divers, Harry Baur et Raimu. Il est assez curieux de comparer ces trois interprétations — plus exactement il serait assez curieux de le pouvoir faire — et l'on pourrait se livrer à d'amusantes constatations sur la similitude des personnages!

Et voici que réapparaissent maintenant, ensemble, sur nos écrans ces visages qui prennent allure de symboles.

Dans *Le Juif Süß*, Werner Krauss ne tient pas moins de deux rôles, celui de l'inquietant Lévy, éminence grise de Süß Oppenheimer et celui du rabbin Lœwe.

Enfin pour tous deux la *Lutte Héroïque* constitue une sorte d'apothéose et de synthèse. Toutes les époques qu'ils ont traversées, toutes les modes qu'ils ont subies et qui chacune ont laissé en eux leur marque, se trouvent en quelque sorte réunies; Ils interprètent chacun un personnage historique, non de

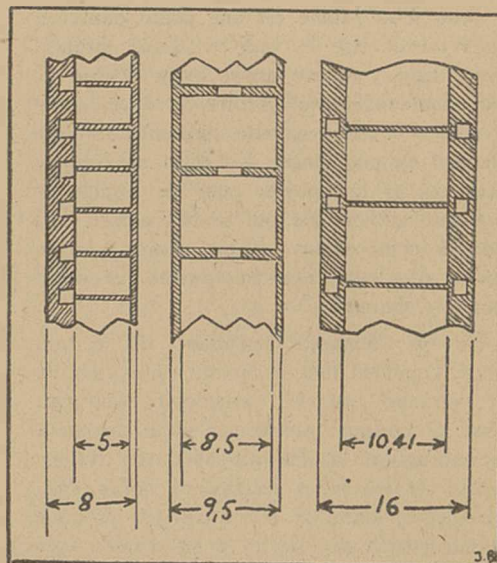
Une perforation centrale par image.

Le décalage du son, par rapport à l'image est de 25 images au lieu de 19, dans le film standard de 35 mm.

La semaine prochaine, nous vous parlerons du 16 mm.

Je vous donne, toutes et tous, rendez-vous à jeudi-prochain.

Jean BEAL.



LES TROIS FORMATS COURANTS : le 8 m/m., le 9,5 m/m. et le 16 m/m.

figure lointaine mais des êtres pensants, souffrants: Jannings fait vibrer dans Koch toute la lutte pénible du petit médecin de campagne, tendu vers ses recherches, hésitant, puis ensuite luttant pour faire admettre sa théorie et sa découverte, celle du bacille de la tuberculose; il y est tout à la fois puissant de toute sa force intérieure et pitoyable comme peuvent l'être les incarnations de Jannings lorsque ce colosse se heurte à la vie... mais pour une fois le colosse gagne la partie à quel prix! En face de lui Virchow (Krauss) incarne en lui seul toute la médecine officielle et butée; la routine, mais pas la routine inerte; Ce petit bonhomme intelligent, grimaçant et sarcastique, un peu démoniaque est la forme la plus redoutable de la routine: celle qui se défend, qui est agressive et mordante dans son obstination.

C'est tout cela qui fait de la *Lutte Héroïque* une synthèse des époques du cinéma allemand et de ses deux plus grands interprètes. Koch, comme Pasteur dont il est le fils spirituel est entré dans la légende, sa vie encore toute proche de nous est un roman historique et se mêle à une page d'histoire, ses luttes, ses souffrances, ses angoisses, constituent une palpitante étude de mœurs et de psychologie.

Ces deux grands comédiens ont pu surmonter l'écueil que certains et non des moindres (les noms nous viennent tout naturellement) n'ont pu éviter: se figer.

Ce sont décidément deux très grands bonshommes dans l'histoire du Cinéma.

R. M. ARLAUD.



ETRANGE RESEMBLANCE



Le portrait que nous reproduisons à droite a paru le 17 Avril dans *La Revue de l'Ecran* où il illustrait une interview de Ninette Martel, une jeune artiste qui a débuté dans *Parade en sept nuits*.

Et c'est dans *Sept jours* que nous avons découpé la photo de gauche qui, selon ce journal est celle de Nissette Mussinger. fille d'un dentiste de Cannes et future vedette de cinéma.

C'est avec intérêt que nos lecteurs se pencheront sur ce cas de ressemblance, qui n'est certes pas sans précédent à l'écran (*Coru Terry* et *Le Chemin de l'Honneur* nous en fournissent de récents exemples) mais qui dans la vie courante ne laisse pas d'être troublant. En tout cas, si Ninette Martel, devenue vedette, a besoin d'interpréter un double rôle, eh bien! elle n'aura qu'à aller chercher Nissette Mussinger!



Les Petites annonces sont reçues exclusivement à nos bureaux, où l'annonceur devra justifier personnellement de son identité.

La ligne de 33 lettres, espaces au signes:

Demandes d'emploi: 4 Frs.

Autres rubriques: 7 fr. 50.

ACHETONS tous Livres, Journaux et Revues, même anciens concernant le cinéma. Faire offre détaillée à La Revue.

MARSEILLE MOBILIER
Les Meubles de qualité
Lingerie
Ameublement
Tapisserie
65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

NOUVELLES DE PARTOUT

— Robert Bibal termine les dernières prises de vues en extérieur du film *La Belle Vie* réalisé d'après le scénario de Pierre Nord.

— *Le Soleil a toujours raison*, le film que réalise Pierre Billon, d'après le scénario de Jacques Prévert tiré d'une nouvelle de Pierre Galante, est interprété par Tino Rossi, Charles Vanli, Micheline Presle, Edouard Delmont, Pierre Brasseur, Edmond Castel, Pierre Prévert, Blavette, Lavialle, etc... La musique est d'Henri Tomasi, les décors de Wakévitch.

— Paul Azais est revenu de sa tournée en Afrique du Nord.

— Pola Illéry reparaitra à l'écran dans *Tobie est un ange* (ex *Cœur gagné*) que Yves Champlain-Allegret tourne avec Relys, Janine Darcey, Henry Guisot, Pierre Brasseur, Jim Gerald, Edouard Delmont, Orbal, etc...



EDWIGE FEUILLERE
qui a fait dans *Sans Lendemain* une création émouvante

ARTISTES !

REALISATEURS !

TECHNICIENS !

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée: Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

— Robert Hakim a monté à Broadway *Les Jours Heureux*, de Claude-André Puget dans l'adaptation de Miss Zoé Atkins.

— Voici la distribution complète de *Framont jeune et Risler* d'Alphonse Daudet, que Léon Mathot va porter à l'écran pour Gaumont: Jean Servais, Georges Vitray, Mireille Balin, Marcelle Génial, Junie Astor, Marguerite Pierry, Julien Carette, Pierre Larquey, Bernard Lancret, René Génin et Françoise Bessy.

— M. Boussand, qui fut directeur de production de *La Nuit Merveilleuse*, prépare en ce moment plusieurs films.

— On a célébré à Vichy le mariage de notre collaborateur Robert Sadoul, attaché au Secrétariat Général à l'Information, avec Mlle Odette Brézes. Les témoins étaient M. Pierre Dominique, directeur de l'Havas-O.F.I. et M. Antoine-Marie Piétri, chef de la Censure et de la presse.

— *Le Figaro* annonce que l'éditeur Gallimard va publier à l'automne un roman d'Odette Joyeux intitulé *Agathe de Niel l'Espoir*.

— Joseph de Pesquidoux, de l'Académie Française et du Conseil National, a écrit le scénario de *En Gascogne*, film qui sera réalisé par Denis Barthes sur les terres appartenant à J. de Pesquidoux.

— Réda-Caire et sa troupe sont partis pour la Suisse. Edmond Ardisson est rentré à Marseille.

— Blanchette Delmar va jouer des petits rôles dans *Le Soleil a toujours raison* et *Une Femme dans la Nuit*.

— C'est Raoul Morelli qui écrit la partition musicale des deux films documentaires réalisés par J.K. Raymond-Millet.

— On a présenté à New-York le premier film américain de René Clair *La Duchesse de la Nouvelle-Orléans* avec Marlène Dietrich.

— Buster Keaton continue à jouer des rôles de second plan dans les films américains. On vient de l'engager à la société Republic Pictures.

OHIRGCIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

EPLUCHURES

Les Cahiers du Film nous racontent cette semaine l'histoire de « Gérard et Jacqueline, le plus jeune des ménages d'artistes ». En l'occurrence, il s'agit de Gérard Oury et de Jacqueline Roman. L'article est orné des sous-titres suivants:

Ils se connurent au Cours Simon.

Ils se fianchèrent.

Une tournée théâtrale les réunis.

Ils s'épousèrent.

Ils sont heureux.

Et ils font du cinéma ensemble. Evidemment, après ces sous-titres, on n'a pas besoin de lire l'article car on sait déjà tout de Jacqueline Roman et Gérard Oury.

Par contre, ce numéro apporte un article très intéressant de L. de Gérin-Ricard sur *Les classiques et le cinéma* dont nous parlerons dans notre Revue de presse.



Un scène de Congo Express avec Willy BIRGEL

Les GALERIES BARBÈS ont meublé LE FOYER du CINÉ-CLUB "Les Amis de la Revue de l'Ecran"

La plus importante Organisation Typographique du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

PEINTURE DÉCORATION
ADY
TRAVAUX D'AMÉNAGEMENTS-MAISON
BUREAUX: 17, Rue de la Darse
MARBRE: 12, Rue Vauvray
Tél. C. 568 MARSEILLE

Le Gérant: A. DE MASINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

LETTRE DE SUISSE

La qualité des dessins animés de Walt Disney, qu'il nous paraît actuellement impossible d'égaliser, résulte de l'expérience et des leçons qu'il a su tirer de ses centaines de dessins animés de court métrage, qui l'ont fait passer maître dans tous les domaines de sa spécialité.

Avec ses personnages, son scénario, ses dessins, sa musique et sa mise en scène, *Pinocchio* dépasse de loin *La Grande Parade*, *Gulliver* et même *Blanche-Neige*. Les qualités artistiques de *Pinocchio* sont telles qu'il se range parmi les classiques de l'écran.

Les personnages principaux, tirés d'un conte italien de Collodi, sont Pinocchio, une poupée de bois que la Fée Bleue transforme en poupée vivante, tout en lui laissant sa forme première ; Geppetto, le fabricant de jouets, dont le seul but est de rendre heureux ceux qui sont autour de lui, et Jiminy Cricket, un petit bonhomme haut comme un puce, qui est la conscience de Pinocchio. Mais il y a encore Figaro, un amour de petit chat, et la coquette Cléo, un poisson rouge, les deux compagnons inséparables de Geppetto. Il ne faudrait pas oublier les sinistres John (un renard) et Giddy (un chat), symboles du mal, qui entraî-

neront le pauvre Pinocchio dans les aventures les plus terribles. De même, les comparaisons Stromboli, directeur d'un théâtre de marionnettes et le marchand d'esclaves...

Ce qu'il faut toujours admirer chez Disney, c'est la minutie et la foule des détails, mais en même temps, la simplicité de la forme des dessins. C'est cette simplicité du dessin qui lui permet de caractériser avec tant de force, la sympathique figure du vieux Geppetto ou celle, naïve de Pinocchio. Les détails caractérisent les personnages sans les alourdir.

Les couleurs sont parfaites ; ce n'est pas de sitôt que l'on oubliera la scène où l'on voit Cléo, le poisson rouge, tourner dans son bocal et s'entourer de ses nageoires transparentes et roses tel un voile, ou les magnifiques couleurs des différents poissons qui suivent Pinocchio dans ses recherches au fond de la mer.

Les différentes voix qui animent ces

personnages et les sons qui accompagnent les scènes, soulignent d'une part le caractère du personnage et d'autre part l'action. La voix de Geppetto est celle d'un bon vieux bonhomme, celle de Jiminy Cricket malicieuse, tandis que John, le renard, parle d'une manière sournoise et mielleuse.

Un facteur, qui est toujours une des qualités prépondérantes de Disney, c'est la musique. Tantôt vive et allègre, tendre ou mélancolique, elle souligne toujours d'une façon admirable l'action et s'adapte comme le son aux différentes situations. Ainsi la chanson de route des deux coquins John et Giddy quand ils sortent de la ville, entraînant avec eux Pinocchio vers de nouveaux méfaits. Il faudrait encore parler longuement de la beauté des images, de la variété de leur expression et de l'ingéniosité du montage dont l'ensemble forme une œuvre artistique inoubliable.

S. L.



Lola Maria. — Votre adresse s'il vous plaît ! Envoyez nous une photo et une critique d'un rôle semblable à ceux dont vous parlez ; vous ne semblez pas très fixée sur les rôles que vous voulez interpréter, croyez qu'avant de définir un genre il faut d'abord apprendre un métier. Votre lettre est certainement émouvante mais nous fait un peu peur. Les vraies vocations sont bien rares dans le cinéma et les réussites plus rares encore. Si vous passez à Marseille venez nous voir à une permanence du Club, 45, Rue Sainte ; nous pourrions vous donner plus de détails et des conseils, mais ne vous faites pas d'illusions, nous ne vous encourageons guère !

S. S. à Carcassonne. — A notre tour nous voudrions vous poser une question ! Que faut-il faire pour que nos lecteurs se souviennent que nous transmettons les lettres aux vedettes, mais ne pouvons donner leur adresse ?

Andrée C. à Givon. — Ne vous faites pas d'illusions ! Même les

artistes qui avaient des secrétaires ont dû les licencier en raison des temps difficiles. Le cinéma n'est pas un art rémunérateur en ce moment !

René P. à Lyon. — Nous vous remercions beaucoup. Serons heureux de pouvoir examiner vos articles, mais vous prions de ne pas envoyer de critiques de films, ni d'interviewes.

Yolande H. à Bône. — Le premier numéro de notre édition publique a paru le 17 octobre 1940. Nous envoyons chaque numéro contre leur montant en timbres-poste.

Armand S. à Ventabren. — Rien n'est plus simple que de s'abonner. Il est par contre plus difficile de faire du cinéma. lisez dans ce courrier et dans presque tous les autres ce que nous répondons à ce sujet, cela s'applique entièrement à votre cas.

Marguerite G. à Toulouse. — Pour prendre part à notre courrier, il n'est que de faire ce que vous avez fait ; nous écrire. Jean Chevrier jouait, en effet, dans

Trois de Saint-Cyr, son premier rôle ; c'est un des rares élèves de la classe de tragédie du Conservatoire. Il a tourné depuis, *L'Emigrante* avec Edwige Feuillère, et *Grand-père* ; en septembre 39 il avait en cours un film qui ne sortira probablement pas, mais il sera, soyez-en certain, des prochaines productions ; il est en ce moment à Paris.

Noël C. à Marseille. — Ce que nous vous conseillons ? Faire moins de concours, moins de figuration et de bricoles qui ne vous mèneront à rien qu'à perdre votre temps, vous lézarder et peut-être gâcher votre vie. Maintenant, si vraiment vous aviez ça dans la peau, (mais alors vraiment, à en crever) eh bien, apprenez solidement votre métier, suivez des cours, placez votre voix, apprenez à parler, à marcher, à faire quelque chose de vos mains et surtout surtout ne jouez pas, ne montez pas sur une scène ou un set tant que vous n'aurez pas fini ces études. Vous croiriez que vous êtes un acteur et ce serait prématuré. Si vous n'avez pas le courage de faire ce sacrifice, choisissez un bon métier et n'avez aucun regret, vous n'êtes pas fait pour celui-là !

L. Chantal à Clermont. — Hélas, nous ne verrons pas de films américains nouveaux de si tôt ! John Carroll est un acteur sympathique ; il doit avoir 24 ans à peu près. Pour Errol Flynn, veuillez consulter notre numéro du 17 avril. Quant à Jackie Cooper, nous avons parlé longuement de lui dans le numéro du 9 janvier 1941.

R. F. à Constantine. — *La Belle Hongroise* est un film allemand

qui a été tourné dans les studios de Berlin, il y a deux ans à peu près. Sarah Leander vient de passer deux semaines à Paris pour doubler ses films, mais en principe, elle tourne toujours dans les studios allemands.

E.B. à Marseille. — Pour la millième fois, nous ne donnons pas d'adresses, mais nous transmettons les lettres affranchies.

V. à Grenoble. — Si vous voulez « être artiste » pour démontrer à tout le monde ce que sont les artistes français et le cinéma français, votre cas ne nous semble pas très grave, laissez aux autres ce soin-là, il y en a un certain nombre tout à fait capables. Cette vocation est beaucoup plus simple et intérieure. Avant de continuer posez-vous cette question : Etes-vous d'accord pour être comédien sans être connu, ne rien démontrer aux autres, ne trouver uniquement votre satisfaction que dans un métier que vous aimez ? Si vous pouvez répondre oui, mettez alors votre devise en action. Pour le reste, nous sommes obligés d'être assez durs. Méitez-vous des cercles d'amateurs et si vous voulez aller de l'avant, abandonnez-les ; ils vous dispensent des illusions désastreuses ; quant aux cours par correspondance, ce nous semble un pur et simple at-trape-nigaud puisqu'il s'agit de contact direct, de correction de défauts physiques ou vocaux, de création de sentiments... Vous imaginez-vous le chef d'orchestre qui dirigerait la IX^e *Symphonie* par correspondance ? Si nous connaissons à Marseille une école de ce genre, nous ne vous donnerions pas son adresse, mais nous passerions nos journées à lui dire notre opinion !